

La petite barque

1

C'était la fin de la saison des pluies. La petite Tournesol, âgée de sept ans, se dirigeait vers le bord du fleuve. Le soleil, que l'on n'avait guère vu pendant de nombreux jours, se déversait à torrents dans le ciel, tout juste comme une eau limpide. Et le ciel jusque-là sombre et bas se ren- gorgeait soudain pour s'élever très haut, vaste et clair.

L'herbe était mouillée. Les fleurs, le moulin à vent, les maisons, les buffles, les oiseaux... absolument tout était trempé.

Tournesol qui traversait cet air humide s'en retrouva en un instant imprégnée de la tête aux pieds.

Ses cheveux, qu'elle n'avait déjà pas épais, paraissaient encore plus fins quand il était mouillés et lui collaient à la peau. Elle semblait amaigrie. Pourtant, l'humidité avait donné un surcroît de vitalité à son petit visage, autrefois pâle.

Tout au long du chemin, sur chaque brin d'herbe, perlait une goutte d'eau. Ses bas de pantalon furent rapidement trempés. La terre était bourbeuse ; s'y étant pris les chaussures plusieurs fois, elle finit tout bonnement par les retirer et continua d'avancer pieds nus, un soulier à chaque main,

dans la boue fraîche. Alors qu'elle passait sous un érable, un coup de vent en remua les feuilles et des gouttes lui tombèrent dans le cou. D'abord surprise, elle ne put s'empêcher de se pelotonner, puis elle releva la tête, tournant son visage vers le ciel. Au-dessus d'elle, le feuillage lustré de l'érable brillait de mille feux, la pluie en avait nettoyé jusqu'au moindre grain de poussière ; c'était adorable à voir.

Non loin de là murmuraient les eaux, comme pour attirer l'enfant. Elle quitta l'érable et se dirigea prestement vers le fleuve. Presque chaque jour elle courait jusque sur cette rive, car il y avait un village de l'autre côté, un village au nom charmant : Damaidi.

De ce côté du fleuve, Tournesol était seule.

C'était une enfant isolée, pareille à un oiseau qui parcourt l'immensité du ciel sans apercevoir un seul de ses semblables, volant dans le vaste bassin céleste pour n'entendre que le bruissement sourd de ses ailes fendant les airs.

L'horizon s'étirait à l'infini. Les nuages y flottaient, prenant toutes sortes de formes. Parfois, le ciel était complètement nu, sans la moindre trace, telle une immense ardoise.

Dans les moments vraiment silencieux, il arrivait que l'oiseau poussât un cri, mais c'était pour rendre le ciel plus vaste, et son propre cœur plus solitaire encore.

De ce côté-ci du fleuve, le paysage était depuis toujours peuplé de roseaux, à perte de vue.

Au printemps de cette année-là, des aigrettes blanches, soudain alertées, quittèrent la paix séculaire du marais. Elles s'envolèrent, tournoyant au-dessus des roseaux puis de Damaidi, cancanant, comme s'adressant aux villageois. Enfin, elles ne retournèrent plus se poser à l'endroit qu'elles avaient quitté, car il y avait maintenant du monde là-bas, beaucoup de monde.

Ces nombreux inconnus semblaient manifestement très différents des villageois de Damaidi. Ils venaient de la ville.

Ici, ils voulaient construire des maisons, défricher pour cultiver la terre, creuser des bassins pour élever des poissons.

Ils chantaient des chansons de la ville, à la manière des gens de la ville. Leur chant retentissait à tel point que les villageois, les uns après les autres, tendaient l'oreille pour l'écouter.

Quelques mois passèrent et l'on vit apparaître, là où se trouvait autrefois la roselière, une rangée de six ou sept maisons aux tuiles rouges, éclatantes.

Peu de temps après, ce fut un mât que l'on dressa, et un matin, on vit une bannière rouge s'élever haut dans le ciel, semblable à une boule de feu, brûlant tranquillement au-dessus du marais.

Les nouveaux venus semblaient avoir et ne pas avoir de rapport avec les gens de Damaidi : on aurait dit une autre variété d'oiseaux, et l'on ignorait d'où ils pouvaient bien venir pour faire une halte ici. Ils regardaient les villageois avec des yeux étranges, pleins de curiosité, et les villageois les regardaient avec des yeux étranges, pleins de curiosité.

Ils avaient leur propre sphère d'action, leur propre langage, leur propre série de tâches et activités, quelles qu'elles soient. Ils travaillaient le jour et se réunissaient à la nuit tombée. Leurs réunions se prolongeaient très tard ; dans la nuit profonde, les villageois apercevaient de très loin la clarté de leurs lanternes. Tandis qu'alentour régnait l'obscurité, ces mystérieux halos de lumière ressemblaient à des fanaux de bateaux.

C'était un monde relativement indépendant.

Bientôt, les villageois lui trouvèrent un nom : l'école des cadres du 7 mai*.

*. Le 7 mai 1966, le président Mao Zedong lançait un appel pour que dans tout le pays soient créées des « écoles de la révolution ». C'était le début de la Révolution culturelle, qui durera jusqu'à la mort de Mao en 1976. Les « cadres » dont parle le texte étaient en fait des intellectuels qui devaient se « rééduquer » en travaillant à la campagne. (*Note de la traductrice*).

Peu à peu l'appellation devint familière : « Tes canards sont allés du côté de l'école des cadres ! », « Ton buffle est allé dévorer les récoltes de l'école des cadres, ils le retiennent ! », « Les poissons du bassin de l'école des cadres pèsent déjà environ une livre ! », « Ce soir, on projette un film à l'école des cadres ! »...

A ce moment-là, dans ce périmètre marécageux de cent cinquante kilomètres, il y avait plusieurs écoles de cadres. Ces derniers venaient tous de grandes villes, certaines très éloignées. Il y avait des cadres du Parti communiste, mais aussi des écrivains, des artistes. Ils étaient là pour travailler dur. Les villageois de Damaidi n'avaient qu'une connaissance superficielle de ce qu'était une école de cadres, et pourquoi il en fallait. Ils ne tenaient guère non plus à en savoir plus.

La venue des gens de la ville ne semblait pas avoir apporté d'inconvénients au village ; au contraire, la vie y devenait plus intéressante. Les cadres venaient parfois se promener à Damaidi. En les voyant, les enfants accouraient pêle-mêle, ou bien se tenaient debout dans les ruelles, hébétés, à les regarder, ou encore les suivaient. Les cadres tournaient la tête vers eux et souriaient ; alors les enfants couraient se cacher dans un bosquet ou derrière un arbre. Les cadres trouvaient ces enfants adorables et amusants ; ils leur faisaient signe de la main pour qu'ils s'approchassent. Les plus hardis s'avançaient. Un cadre tendait alors la main pour caresser la tête d'un enfant. Parfois, il sortait un bonbon de sa poche, un bonbon de la ville, dont le papier d'emballage était très beau. Les enfants ne pouvaient se résoudre à le jeter après avoir mangé la friandise : ils l'aplatissaient avant de l'insérer comme un trésor dans leur manuel scolaire.

Il arrivait encore que les cadres achetassent à Damaidi des pastèques, des légumes, des œufs de cane salés, ce genre de choses. Quant aux villageois, ils allaient également

flâner de l'autre côté du fleuve, pour regarder comment les cadres s'y prenaient pour élever des alevins.

Tout autour de Damaidi, il y avait de l'eau, donc des poissons ; on ne manquait pas de poissons à Damaidi et les villageois n'auraient jamais eu l'idée d'élever des alevins. Ils n'auraient pas su le faire non plus.

Mais ces calmes citadins, eux, savaient. Ils piquaient les poissons, lesquels, excités, retournaient nager, tourner, virevolter dans le bassin. Puis les poissons mâles et femelles s'enchevêtraient, provoquant des remous, des éclaboussures. Lorsqu'ils étaient calmés, on prenait un filet pour attraper les femelles. Ces dernières avaient déjà la peau bien tendue sur l'arrondi du ventre plein d'œufs. Alors on les massait doucement. On aurait dit que les poissons femelles, ne supportant plus le renflement de leurs ventres, s'en trouvaient soulagées, et laissaient ainsi évacuer leurs œufs. On plongeait alors ces derniers dans une grande jarre dont on agitait l'eau. C'étaient d'abord d'innombrables petits points blancs brillants que l'on voyait virevolter dans l'eau, puis, de blancs, ils devenaient noirs, et après quelques jours, on pouvait reconnaître les alevins.

Les habitants de Damaidi assistaient à tout cela ; petits et grands en restaient bouches bées. A leurs yeux, les cadres étaient en quelque sorte des magiciens. Ils intriguaient les enfants. L'école des cadres attirait aussi la curiosité des enfants parce qu'il y avait une petite fille là-bas, une petite fille dont ils connaissaient tous le prénom : Tournesol.

2

C'était le prénom d'une petite fille de la campagne. Les enfants de Damaidi ne comprenaient pas comment on avait pu donner à une petite fille de la ville un prénom de la campagne.

C'était une enfant propre, une enfant calme et chétive.

Elle n'avait pas de maman. Sa mère était morte de maladie deux ans auparavant. Son père avait dû venir à l'école des cadres et n'avait pas pu faire autrement que de l'emmener. Ils avaient donc quitté ensemble la ville pour venir à Damaidi. Et comme ses parents étaient orphelins, Tournesol n'avait aucun autre proche en dehors de son père. Où qu'il aille, il l'emmenait avec lui.

Elle était encore petite ; elle ne pouvait pas imaginer ce que l'avenir lui réservait, quel lien le destin tisserait entre elle et le village de Damaidi.

A leur arrivée, un sentiment de fraîcheur dominait ce nouvel environnement. Le marais aux roseaux était si grand ! On aurait dit que le monde entier était une roselière.

Elle était trop petite pour pouvoir regarder au loin, alors elle ouvrait les bras et les tendait vers son père. Il se baissait pour la prendre et la soulevait bien haut : « Est-ce que tu vois la rive ? »

Elle ne la voyait pas.

C'était le commencement de l'été. Les roseaux pointaient vers le ciel leurs lames claires ; le regard de la petite était emplis de vert. Son père l'avait déjà emmenée voir la mer. Et ce qu'elle voyait maintenant était une autre sorte de mer, une mer agitée de flots verts, une mer qui exhalait une odeur de fraîcheur. En ville, elle avait mangé des gâteaux de riz enveloppés de feuilles de roseaux ; elle s'en rappelait la fraîcheur, le parfum doux mais insipide en comparaison de celui qu'elle sentait maintenant : un parfum qui gardait la saveur de l'eau, qui l'enveloppait et qu'elle respirait de toutes ses forces.

« Vois-tu la rive ? »

Elle secouait la tête.

Le vent se leva, le marais se transforma soudain en un champ de bataille, des milliers et des milliers de soldats y brandissaient leurs vertes épées, pourfendant l'air et bruisant en cadence.

Des oiseaux aquatiques, effrayés, prirent leur envol.

Tournesol eut peur, ses deux mains étreignirent le cou de son père.

La roselière l'attirait et la rendait également inexplicablement craintive. Elle suivait toujours son père pas à pas, comme si elle avait peur d'être happée, surtout les jours de grand vent, quand les vagues de roseaux jaillissaient de partout, déferlaient jusqu'à l'école des cadres ; elle s'agrippait de toutes ses forces aux mains ou aux vêtements de son père, et ses yeux noirs étaient pleins d'angoisse.

Cependant, son père ne pouvait pas toujours l'emmener avec lui. Il était venu ici pour travailler, pour travailler très dur. Il lui fallait faucher les roseaux, et avec beaucoup d'autres, transformer cet espace en une terre fertile, en un bassin carré. Aux premières lueurs de l'aube, le signal du réveil était donné. Tournesol dormait encore.

Il savait que lorsqu'elle se réveillerait et ne le verrait pas, elle aurait peur, elle sangloterait. Mais il ne pouvait se résoudre à la sortir de ses rêves. Alors, il caressait doucement de ses mains rongées par le labeur sa joue tiède et délicate, puis poussait un soupir, prenait ses outils et fermait doucement la porte. Dans la faible clarté de l'aurore, il pensait à la petite tout en se dirigeant avec les autres vers le chantier. Quand en fin de journée le travail cessait, bien souvent les rayons lunaires baignaient déjà le marais. Aussi, durant ces longues journées, Tournesol évoluait seule. Elle se rendait près du bassin pour voir les poissons, à la cantine pour voir le cuisinier travailler, allait d'une rangée de maisons à une autre. La plupart des portes étaient fermées à clef, mais il arrivait que quelques-unes fussent ouvertes, soit parce que quelqu'un était malade, soit parce que certains travaillaient dans la cour de l'école des cadres. Alors elle s'avançait jusqu'à l'entrée et regardait à l'intérieur. Parfois une voix faible et familière l'appelait : « Entre, Tournesol ! » mais elle secouait la tête et

demeurait sur le pas de la porte. Après un moment, elle s'en allait.

On la voyait souvent parler à un bouquet doré de chrysanthèmes, à un corbeau posé sur un arbre, ou encore à quelques coccinelles sur des feuilles...

Le soir venu, lorsqu'ils étaient enfin réunis sous la faible lumière de la lampe, le père se sentait parfois un peu amer. Après le dîner, il lui arrivait souvent encore de la laisser seule, parce qu'il devait participer à une réunion. Il y avait toujours des réunions. Tournesol ne comprenait pas pourquoi les grandes personnes devaient encore se réunir le soir, après une journée de travail harassant. Lorsqu'il n'allait pas aux réunions, ils pouvaient dormir ensemble, elle posait la tête sur son bras et il lui racontait une histoire. Audehors régnait un silence total ou bien le bruit du vent dans les roseaux. Après une journée passée loin de son père, la petite ne pouvait s'empêcher de se coller à lui. Lui-même la prenait souvent dans ses bras pour la serrer fort, ce qui la rendait tout heureuse. Une fois la lumière éteinte, ils bavardaient encore un peu, et c'était le moment le plus doux de la journée.

Mais bien vite une lourde fatigue prenait le dessus, son papa prononçait quelques paroles évasives avant de renoncer à résister encore, puis s'endormait en ronflant, tandis que Tournesol attendait la suite de l'histoire. C'était une enfant bien gentille qui ne mettait pas son père en colère. Elle roulait seulement des yeux, sa tête tranquillement posée sur le bras de son père, respirait l'odeur de sa sueur et attendait que le marchand de sable passe. Ce faisant, elle tendait parfois sa petite main pour caresser doucement la barbe de son papa.

Du lointain parvenait un vague bruit d'aboiements, on aurait dit qu'il provenait du village de Damaidi, ou bien des champs de sésame, des rizières parfumées qui se trouvaient bien plus loin encore.

Les jours s'écoulaient ainsi.

Tournesol aimait par-dessus tout se rendre au bord du fleuve. Elle y passait le plus clair de son temps à regarder au loin, le village, sur l'autre rive.

Damaidi était un très grand village, avec des roseaux tout autour.

Les fumées de cuisine, les meuglements, les aboiements, les cris joyeux... tout cela était terriblement attirant pour Tournesol, en particulier les silhouettes et les rires des enfants qui la fascinaient.

C'était un monde joyeux, dépourvu de silence et de solitude.

Il y avait aussi ce fleuve, dont on ne voyait ni le début ni la fin. On ne savait pas où il prenait sa source, ni vers où il charriait ses eaux. Il coulait nuit et jour une eau limpide et bleue. Chacune de ses rives le bordait de roseaux qui escortaient ses eaux, d'ouest en est.

Le clapotis de l'eau et le bruissement des roseaux créaient un murmure tendre et continu, qui semblait se dérouler lentement dans l'intimité. Mais pour finir, l'eau reprenait son cours, le courant la poussait indéfiniment, remuant les roseaux dont les feuilles tremblaient, comme chatouillées par des doigts espiègles. Il en était ainsi depuis toujours, le fleuve et les roseaux s'ébattaient joyeusement, inlassablement.

Oui, Tournesol aimait beaucoup le fleuve.

Elle le contemplait, en observait ici l'ondulation, là l'écume, ici les canards ou bien les feuilles qu'il transportait, là encore les petites ou grandes embarcations qui lui sillonnaient le torse. Elle le voyait tout doré au zénith, puis teinté de rouge au couchant.

Lorsqu'il pleuvait, c'étaient d'innombrables gouttes qui, en tombant, faisaient jaillir autant de perles d'argent ; et lorsqu'au beau milieu de l'onde verte un poisson bondissait, il traçait dans le bleu du ciel un arc parfait avant de replonger.

Sur l'autre rive se trouvait Damaidi.

Tournesol s'asseyait sous un vieil orme et tranquillement regardait au loin.

Sur les bateaux qui passaient alors, ceux qui voyaient cette toute petite fille assise sur l'immense rive songeaient que le ciel était bien trop vaste, la terre aussi, et qu'entre ce ciel et cette terre trop vastes, l'espace était bien vide.

3

Tournesol vint au bord du fleuve.

Damaidi ressemblait à un immense bateau qui aurait accosté là, sur la rive d'en face, dans le bosquet de roseaux.

Elle voyait les hautes meules d'herbes pareilles à des collines, l'une à l'ouest, l'autre à l'est. Elle voyait le mélia dont les fleurs bleu pâle étaient en pleine éclosion. Elle ne pouvait pas distinguer les fleurs, elle n'en voyait qu'un doux halo de couleur, un amas de nuages bleu pâle qui enveloppaient la cime de l'arbre. Elle apercevait les fumées de cuisine, des fumées laiteuses, plus ou moins épaisses au-dessus des maisons, à l'ouest et à l'est, qui s'élevaient dans le ciel, dérivait lentement pour se rejoindre, flottant par-delà les roseaux.

Des chiens couraient dans les rues du village.

Un coq vola jusque sur un mûrier, puis il poussa son cocorico.

De partout on entendait rire des enfants.

Tournesol avait envie de voir Damaidi.

Une petite barque était attachée au vieil orme. En arrivant, déjà, elle l'avait vue. La petite barque se balançait doucement sur l'eau, comme si elle avait voulu attirer l'attention de Tournesol.

L'enfant ne regardait plus ni le village ni le fleuve, mais seulement la petite barque. Une idée prit forme dans son cœur, tout comme pousse l'herbe dans la terre humide, oscillant au gré du vent printanier, mais croissant avec vigueur. L'idée emplit le cœur de Tournesol : « Je vais monter sur cette barque et je vais aller à Damaidi ! »

D'abord elle n'osa pas, puis son désir l'emporta.

Elle se retourna pour jeter un coup d'œil au loin, à l'école des cadres, puis s'approcha de la petite embarcation, le cœur à la fois serré et content.

La rive n'était pas aménagée ; il y avait seulement une berge abrupte – pas si abrupte que ça à la réflexion. Elle ne savait comment s'y prendre : fallait-il se laisser glisser face au fleuve ou bien face à la terre ? Elle hésita un instant puis décida de se mouvoir face à la berge.

Elle s'agrippa aux touffes d'herbes en laissant ses pieds explorer le terrain. Il y avait de l'herbe tout du long ; elle pensa : « Je peux descendre petit à petit en m'agrippant aux touffes d'herbes. » Elle se laissa glisser très lentement mais avec souplesse, et bien vite sa tête disparut en dessous du niveau de la rive.

Un homme vit la scène depuis un bateau passant à ce moment-là. Il s'inquiéta. Mais trop loin alors sur le fleuve, il continua sa route, l'inquiétude au cœur.

Arrivée à mi-chemin de la berge, Tournesol était déjà trempée de sueur. L'eau clapotait sous ses pieds. Elle avait peur et ses deux mains agrippaient l'herbe à toute force.

Un voilier passait par là. En voyant cette enfant collée à la berge comme un lézard, l'homme de barre ne put retenir un cri : « Qui es-tu, petite ? » Puis il pensa qu'il valait mieux ne pas l'effrayer et n'osa plus crier. Il l'observa angoissé, et le demeura après qu'elle eut disparu de son champ de vision.

De l'autre côté du fleuve, un buffle d'eau meuglait ; on aurait dit la sirène d'une usine.

Soudain, un morceau de terre meuble se détacha sous le pied de Tournesol, et l'enfant se mit à glisser très rapidement. La terre était friable, elle avait beau s'accrocher aux touffes d'herbes, elle en arrachait jusqu'aux racines. Elle ferma les yeux, terrifiée.

Elle se rendit compte bientôt que sa descente avait été stoppée, ses pieds posés sur un arbrisseau. Alors elle s'étendit de tout son long, face contre terre, sans plus oser bouger. Au-dessous d'elle, le clapotis de l'eau s'était fait plus sonore. Elle leva la tête pour regarder la rive, maintenant loin au-dessus d'elle. Elle se demanda s'il fallait remonter ou continuer à descendre. Elle aurait tant voulu que quelqu'un apparaisse là-haut ; le mieux eût été que ce fût son père. Elle enfouit son visage dans l'herbe et ne bougea plus, occupée qu'elle était à penser à lui.

Le soleil s'était levé, elle sentit dans le dos une agréable chaleur.

Un doux vent se mit à souffler le long du plan incliné de la berge, sifflant légèrement à son oreille à la manière du murmure de l'eau.

Elle se mit à chanter, non pas une chanson de la ville, mais l'une de celles qu'elle avait apprises en écoutant les fillettes de Damaidi. Ce jour-là, alors qu'elle était assise sur la rive, elle les avait entendues chanter dans les roseaux. Et elle avait trouvé leur chanson bien jolie. Elle avait tenté de les apercevoir, mais c'était impossible : elles étaient cachées par la végétation. Par instants, elle avait entrevu leurs silhouettes, vêtues de rouge et de vert, passer subrepticement dans l'intervalle des herbes. Immédiatement, elle avait retenu la chanson. Elle se tenait d'un côté du fleuve, les fillettes de l'autre, mais elle avait chanté avec elles.

Tournesol se mit à chanter, la voix chevrotante :

*Les gâteaux de riz sont parfumés,
Ils parfument la cuisine.*

*Les feuilles d'armoise sont parfumées,
Elles parfument toute la maisonnée.
Les branches de pêchers ornent nos portes,
Le seuil franchi, on voit le blé doré.
C'est la fête du dragon, c'est la fête du dragon...*

Sa voix était faible, complètement étouffée par la boue. L'envie d'aller à Damaidi la reprit. Elle se laissa glisser de nouveau, et tout à coup, ses pieds atterrirent sur un sol mou. Elle se retourna pour constater qu'elle se trouvait au bord de l'eau. Elle fit quelques pas, l'eau montait, elle se retrouva les pieds dans le fleuve, un souffle frais lui traversa le corps ; elle ne put s'empêcher de tirer la langue.

La petite barque se balançait en rythme.

Elle grimpa à l'intérieur. Elle n'était plus pressée d'aller au village, avait seulement l'envie de s'asseoir là un moment. Comme c'était bon ! Elle se tenait sur l'entrepont, bercée par le balancement de la barque, le cœur ravi.

Damaidi l'appelait, Damaidi l'appellerait toute sa vie.

Elle voulut manœuvrer et s'y rendre quand elle se rendit compte qu'il n'y avait ni perche ni rame sur son embarcation. Elle se retourna pour jeter un coup d'œil à l'amarre : celle-ci était solidement nouée autour du vieil orme. Tournesol soupira : heureusement que cette corde était bien attachée, sinon, qui sait où la barque l'aurait déjà entraînée !

Elle ne pourrait se rendre au village aujourd'hui. A regarder tour à tour sa petite barque sans perche ni rame et l'autre rive, elle se sentait pleine de regrets. Elle n'avait plus qu'à rester assise là, à contempler les fumées des cuisines, à écouter le charivari des enfants dans les ruelles de Damaidi.

Soudain, elle sentit la barque bouger. Surprise, elle leva la tête et s'aperçut que la corde s'était détachée du vieil orme ; elle n'aurait su dire à quel moment cela s'était

produit, mais elle se trouvait déjà à une bonne distance du bord, et l'amarre traînait à la manière d'une longue queue derrière la barque.

Elle se précipita à l'arrière du bateau et la récupéra, se mit à l'enrouler machinalement ; après quoi, prenant conscience de l'inutilité de son geste, elle la relâcha. La longue queue traînait de nouveau.

Elle vit alors un garçon sur la rive, un garçon âgé de onze ou douze ans qui la regardait avec un mauvais sourire. Elle apprendrait dans les jours suivants qu'il s'appelait Gayu.

C'était un garçon du village. Sa famille élevait des canards depuis des générations.

Tournesol vit une vague de canards déferler aux pieds de Gayu, se mettre à battre des ailes et à cancaner. C'était une scène drôlement animée.

Elle avait envie de lui demander : « Pourquoi as-tu dénoué l'amarre ? » mais ne le fit pas. Elle se contenta de le regarder d'un air désarmé auquel il parut indifférent. Au contraire, Gayu se réjouissait. Tandis qu'il riait sous cape, ses canards, par centaines, se dandinaient en descendant la berge puis sautaient à l'eau. Les plus intelligents se servaient de leurs ailes pour plonger du haut de la rive, provoquant des remous circulaires.

Avec les pluies, le fleuve avait grossi et la petite barque dansait sur sa surface agitée.

Tournesol regardait Gayu. Elle se mit à pleurer.

Le garçon se tenait debout, les jambes croisées, le menton posé sur le dos de ses mains également croisées, appuyées sur le manche de la pelle dont il se servait pour diriger les canards.

Il se tenait là, à lécher ses lèvres gercées tout en regardant Tournesol et la petite barque, impassible.

Les canards avaient bon cœur, ils nageaient à toute allure vers la petite barque. Voyant cela, Gayu remplit sa

pelle de boue. C'était une pelle longue de quelques mètres. La soulevant des deux mains, il se pencha pour mieux en jeter le contenu. La pelletée de boue s'abattit juste devant le canard qui était en tête ; effrayé, il s'empessa de faire demi-tour. A coups d'ailes et de coin-coin, les autres le suivirent.

Tournesol avait beau scruter le paysage alentour, elle ne voyait pas l'ombre d'un homme. Elle pleurait.

Gayu s'en fut dans le bosquet de roseaux pour en sortir une longue perche. Le propriétaire de la barque l'avait sans doute cachée là, de peur qu'on lui vole son bien.

Le garçon revint, comme s'il avait l'intention de lancer la perche à Tournesol.

Le visage encore baigné de larmes, Tournesol lui adressa un regard reconnaissant.

Gayu avança sur la berge jusqu'au point le plus proche de la petite barque, puis se laissa glisser sur le rivage. Il entra dans l'eau, tenant la perche au-devant de lui, la dirigeant vers la barque jusqu'à ce qu'elle fut sur le point de la toucher.

Tournesol se coucha sur le bordage, tendit les mains pour tenter de l'attraper. Mais au moment où elle allait la saisir, Gayu éclata de rire et retira la perche.

Les mains vides, Tournesol regardait Gayu ; l'eau tombait goutte à goutte du bout de ses doigts.

Gayu fit mine de vouloir ramener la perche vers Tournesol ; il avança dans l'eau peu profonde, attendit qu'une distance favorable s'établisse entre la barque et lui, puis tendit de nouveau la perche.

Tournesol, toujours couchée sur le bordage, tendit de nouveau les mains.

Chaque fois que Tournesol était sur le point de saisir la perche, il la retirait, non pas violemment, mais juste un peu, de sorte que la petite pouvait presque la toucher. Et lorsqu'elle abandonnait, il recommençait à tendre la perche.

Tournesol ne cessait de pleurer.

Soudain, Gayu fit mine de vouloir sincèrement lui donner la perche. Elle y crut, s'allongea de tout son long sur le bordage pour tenter de l'attraper. Mais Gayu retira la perche, et Tournesol faillit tomber à l'eau.

Le garçon éclata de rire en regardant la petite dont il s'était joué à plusieurs reprises.

Tournesol sanglotait, assise sur l'entrepont.

Gayu s'aperçut que les canards avaient nagé bien loin. Il redressa la perche, s'en servit comme appui pour monter sur la berge et se hisser sur la rive.

Il jeta un dernier coup d'œil à la petite, remonta la perche qu'il jeta ensuite au milieu des roseaux, et partit enfin, sans plus se retourner, à la poursuite de ses canards.

4

La petite barque flottait sur l'eau, continuant à dériver vers l'est.

Tournesol voyait le vieil orme devenir de plus en plus petit. Les maisons aux tuiles rouges de l'école des cadres disparaissaient peu à peu, derrière les roseaux. Elle avait peur comme jamais elle n'avait eu peur auparavant ; assise sur la petite embarcation, elle pleurait en silence. Devant elle, l'étendue verte semblait se déverser du ciel.

La surface de l'eau se faisait plus vaste, semblable à une nappe de brume.

« Jusqu'où la barque va-t-elle me conduire ? » pensait-elle.

Un bateau passa. Tournesol ne bougea pas, elle ne se leva pas pour appeler ou faire signe, mais demeura assise, agitant très légèrement la main. Sur le bateau, on pensa que l'enfant s'amusait, on n'y prêta guère d'attention, et si l'on douta un peu, on continua la route.

Tournesol pleurait, appelant tout doucement son père.

Un oiseau blanc s'envola, quittant les roseaux pour venir planer, solitaire, au-dessus du fleuve. On aurait dit qu'il avait compris quelque chose : il se tenait tout près de la petite barque, volant à basse altitude, très lentement.

Tournesol contempla ses longues ailes, les plumes de son torse légèrement soulevées par le vent, son long cou, son bec doré et ses griffes rouge et or.

L'oiseau penchait la tête de temps à autre et de ses yeux bruns regardait la petite.

La petite barque flottait sur l'eau, l'oiseau volait dans les airs. Entre ciel et terre, calme et silence régnaient sans partage.

Puis l'oiseau vint se poser à l'avant de l'embarcation.

Il était grand, avec de longues pattes, l'allure fière et distante.

Tournesol cessa de pleurer, regarda l'oiseau. Elle n'était absolument pas effrayée, comme si elle le connaissait depuis longtemps déjà. Sous le vaste ciel, l'oiseau et la petite se regardaient sans rien dire, sans s'effrayer l'un l'autre. Et l'on n'entendait que le clair murmure de l'eau.

L'oiseau devait poursuivre sa route, il ne pouvait rester là indéfiniment. Il baissa gracieusement la tête, ouvrit les ailes, inclina le reste de son corps et s'envola vers le sud.

Tournesol l'accompagna du regard le plus loin possible puis tourna la tête vers l'est : elle ne vit que l'immense étendue du fleuve.

Elle songea qu'elle devait pleurer et se mit de nouveau à sangloter.

Non loin de là, sur le rivage, un garçon faisait paître son buffle. Le buffle broutait tandis que le garçon fauchait l'herbe. Il remarqua la petite barque et cessa son activité ; sa faucille à la main, debout au milieu des hautes herbes, il observait tranquillement la scène.

Tournesol avait aperçu le buffle et le garçon. Elle ne pouvait pas encore distinguer les traits de son visage, mais ce garçon lui paraissait inexplicablement familier, et son cœur s'emplit d'espoir. Elle se leva et silencieusement le regarda.

Le vent soufflait, les cheveux noirs du garçon étaient ébouriffés. Ils couvraient de temps à autre son visage, ses deux yeux noirs étincelants, pleins d'intelligence. Alors que la barque approchait, le cœur du garçon se serra. Le buffle aux longues cornes cessa de brouter et se mit, tout comme son maître, à regarder la petite barque et l'enfant.

Le garçon avait compris au premier coup d'œil ce qui était arrivé. Tout en suivant la progression de la barque, il ramassa la longe et, doucement, conduisit le buffle très lentement vers le bord du fleuve.

Tournesol ne pleurait plus, le vent avait séché ses larmes, elle sentait les traits de son visage tirés.

Soudain, le garçon, s'accrochant à une touffe de poils sur l'échine du buffle, sauta sur son dos.

De là-haut, il regardait le fleuve, la petite barque et l'enfant, tandis que celle-ci levait les yeux vers lui. A ce moment-là, le bleu du ciel contrastait avec sa silhouette, des nuages blancs affluaient derrière. Tournesol distinguait mal ses yeux, mais les trouvait particulièrement brillants, comme les étoiles dans la nuit.

Elle avait l'intime conviction que ce jeune garçon allait la secourir. Elle ne l'appela pas à l'aide, ne lui fit aucun signe de la main, mais continua à se tenir debout, ses adorables yeux rivés sur lui.

Le garçon donna une forte tape à l'arrière-train de son buffle, lequel, obéissant, avança dans l'eau. Tournesol regardait. Elle regardait le buffle et le garçon rapetisser peu à peu. Bientôt, l'animal fut complètement immergé. On ne voyait plus que ses oreilles, ses naseaux, ses yeux, et la ligne de son échine. Assis sur son dos, le garçon tenait

fermement la longe, son pantalon trempait dans l'eau du fleuve.

La barque et le buffle se rapprochaient, la petite et le garçon aussi.

Les yeux du garçon étaient singulièrement grands, remarquablement brillants. Ces yeux, Tournesol s'en rappellerait toute sa vie.

Lorsqu'il fut tout près de la barque, le buffle agita les oreilles et de l'eau gicla vers la petite. Elle ferma immédiatement les yeux et se couvrit le visage des mains. Quand elle les retira, le garçon, toujours sur son buffle, était déjà à l'arrière de la barque ; il se pencha et, avec une extrême habileté, ramassa l'amarre qui flottait à la dérive.

La petite barque trembla très légèrement, puis s'immobilisa.

Le garçon attacha l'amarre à la corne du buffle, se retourna pour jeter un coup d'œil à Tournesol, lui fit signe de s'asseoir, puis tapota doucement la tête de l'animal. Le buffle se mit à avancer, tirant la petite embarcation.

Tournesol était sagement assise. Elle ne pouvait voir que le dos du garçon ainsi que le derrière de sa tête ; c'était une tête bien ronde, bien proportionnée, et le dos était bien droit : il paraissait vigoureux.

L'eau courait de part et d'autre de la tête du buffle, montait sur son échine, se partageait pour refluer ensuite derrière les fesses du garçon, glissait sur l'arrière-train du buffle puis venait buter, clapotant, contre la petite barque.

Le buffle continuait à tirer à vitesse régulière ; il se dirigeait vers le vieil orme.

Tournesol n'avait plus peur depuis longtemps ; elle était assise et regardait même avec enthousiasme le spectacle du fleuve : le soleil éclairait l'eau, à la surface de laquelle d'innombrables gouttes dorées scintillaient. Tantôt elles brillaient, tantôt elles s'éteignaient, au gré de l'ondulation des flots. Et sur chaque rive, les roseaux étaient tantôt inondés

de lumière, tantôt dissimulés par les nuages qui se déplaçaient dans le ciel. Petits ou grands, lointains ou proches, ils cachaient parfois complètement le soleil, et le ciel s'assombrissait d'un seul coup ; les éclats dorés du fleuve s'évanouissaient, ne restait plus qu'une étendue d'un bleu profond. Mais cela ne durait pas longtemps, les nuages passaient et le soleil réapparaissait ; il semblait alors plus puissant qu'auparavant, à tel point qu'on pouvait difficilement garder les yeux grands ouverts. Certains nuages masquaient seulement un coin du disque solaire et les roseaux étaient alors pour partie éclairés, pour partie dans l'ombre. On les voyait vert émeraude dans la partie éclairée, vert foncé, voire presque noirs pour les plus éloignés, dans la partie ombragée. Les nuages, le soleil, l'eau et les roseaux qui s'étendaient à perte de vue n'en finissaient pas de changer d'aspect ; la petite Tournesol était fascinée.

Le buffle meugla. Elle reprit alors ses esprits et se rappela dans quelle situation elle se trouvait.

Une longue branche de roseau, sur laquelle s'épanouissait un épi, dériva près d'elle. Le garçon se pencha, cueillit l'épi et le tint dressé dans sa main. On aurait dit un énorme pinceau pointé vers l'azur ; caressé par le vent, il était de plus en plus ébouriffé. Le soleil l'éclairait de ses rayons argentés. Le garçon tenait l'épi comme un étendard.

Alors qu'ils étaient tout proches du vieil orme, Gayu apparut avec ses canards. Perche en main, il manœuvrait une barque spéciale pour garder les canards, avançant à sa guise. En voyant le buffle et la petite barque, il se balança d'avant en arrière tout en éclatant de rire. Son rire venait de la gorge, semblable aux coin-coin de sa volaille. Ensuite, il s'allongea dans sa petite embarcation. Relevant la tête, il se mit à regarder en silence, à regarder la barque, le buffle, le garçon et l'enfant.

Le garçon, lui, ne regardait absolument pas Gayu ; il était surtout attentif à rester stable sur le dos du buffle, à le diriger afin qu'il tire la petite barque vers le vieil orme.

Sous l'arbre se tenait le père de Tournesol, qui regardait la scène avec inquiétude.

Debout sur le dos du buffle, le garçon attacha l'amarre au vieil orme, puis il quitta sa monture, tint des deux mains le bordage afin de le diriger parallèlement à la rive.

Tournesol descendit, commença à grimper sur la berge du haut de laquelle son père, penché, tendait les bras vers elle.

Mais la terre était trop meuble et la petite ne parvenait pas à grimper.

Le garçon vint l'aider, la poussant aux fesses ; il la hissa pour qu'elle puisse saisir les mains de son père qui la tira enfin jusque sur la berge.

Les mains dans celles de son père, la petite tourna la tête pour regarder le garçon, le buffle et la barque, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Son père s'accroupit, la serra dans ses bras tout en lui tapotant légèrement le dos. Il vit le visage du garçon tourné vers eux. Il eut au cœur un coup étrange, et sa main se figea sur le dos de la petite.

Le garçon fit volte-face et se dirigea vers son buffle.

Le père de Tournesol demanda : « Comment t'appelles-tu, mon enfant ? »

Le garçon tourna la tête et les regarda, le père et la fille, mais ne répondit rien.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda de nouveau le père de Tournesol.

Inexplicablement, le garçon devint soudain tout rouge et baissa la tête.

Gayu prit alors la parole et cria : « Il s'appelle Bronze, il ne sait pas parler, il est muet ! »

Le garçon remonta sur son buffle et le fit entrer dans l'eau.

Tournesol et son père le suivirent du regard.

Sur le chemin du retour, le père semblait continuellement préoccupé. Alors qu'ils étaient presque arrivés à l'école des cadres, il rebroussa chemin et, tirant la petite par la main, se hâta de retourner au bord du fleuve.

Le garçon et son buffle avaient disparu.

Gayu et ses canards n'étaient plus là non plus. Il n'y avait plus que le vaste fleuve désert.

Le soir venu, au moment d'éteindre la lumière, le père dit à Tournesol : « Comment se fait-il que ce garçon ressemble tant à ton frère ? »

Tournesol avait déjà entendu son père lui parler du frère qu'elle avait eu et qui était mort d'une méningite à l'âge de trois ans. Elle ne l'avait jamais vu. Après que son père lui eut dit que ce garçon ressemblait à son frère qui n'était plus de ce monde, la tête dans ses bras, elle garda longtemps les yeux ouverts dans le noir.

Du lointain lui parvenaient le doux murmure du fleuve et les aboiements des chiens de Damaidi.